

Mon adolescence dans un pensionnat 1953 – 1958

Par Jean-Claude Gilbert

J'ai fait ma première communion à huit ans. À la suite de cet événement important de ma vie d'enfant, je voulais devenir servent de messe, communément appelé « enfant de chœur ». Pour ce faire, j'ai appris par cœur les différentes prières latines à réciter pendant une cérémonie religieuse. Puis, vers l'âge de neuf ans, j'ai commencé à servir la messe à l'église du village. À me voir accomplir cette tâche avec diligence, mon père et ma mère ont cru découvrir en moi une vocation que j'ignorais : ils me voyaient déjà dans la grandeur et la beauté de la vie sacerdotale.

Après ma septième année scolaire au collège de Saint-Augustin, mes parents décidèrent que je poursuivrais ma formation au Séminaire Saint-François, chez les pères capucins. Dans le bon vieux temps, c'était bien vu et c'était également la coutume d'avoir un religieux dans la famille. C'est moi que mes parents avaient choisi, c'était pour le bien de la famille et, disaient-ils, c'était aussi pour mon bien.

Je venais d'avoir 13 ans quand je suis entré au pensionnat du Séminaire Saint-François, un Collège séraphique dont le but était de favoriser le recrutement des membres de la communauté des capucins. Les conditions d'admission étaient simples : appartenir à une famille honorable et avoir les dispositions innées pour les études et la vie religieuse. Dès mon arrivée dans cette institution monastique, je ne me sentais pas à l'aise, car je n'avais pas cette vocation ou cet appel divin par lequel on se sent attiré pour la prêtrise ou la vie religieuse. À ce très jeune âge, sans que j'aie eu à faire ce choix, je devenais un séraphique capucin de l'Ordre religieux de Saint-François-d'Assise.

L'institution dispensait le cours classique « Latin-Grec » préparant aux études universitaires en théologie. L'enseignement était essentiellement littéraire, fondé sur l'étude d'auteurs allant de la grammaire à la rhétorique et concentré principalement sur l'antiquité gréco-romaine. Pour favoriser l'éveil de l'intelligence, la formation était complétée par la philosophie et les sciences. Le but principal était de former l'esprit par l'éducation et de dispenser une

formation intellectuelle et humaniste. À cette époque, le pensionnat du Séminaire Saint-François misait uniquement et spécifiquement sur une formation sacerdotale du prêtre capucin.

La discipline était rigoureuse. Il m'était interdit d'aller dans ma famille sauf à Noël et à Pâques. Une fois par mois seulement, je pouvais recevoir la visite de mes parents.



Ma tenue vestimentaire au séminaire Saint-François : blazer de couleur bleu marine orné de l'écusson identifiant le séminaire, chemise blanche, cravate rouge, pantalon gris et souliers bruns.

Comme un bon séraphique, je devais me soumettre à l'autoritarisme clérical: la messe et la communion tous les matins et la confession une fois par mois. De plus, à intervalle régulier, je devais rencontrer mon directeur spirituel pour, soi-disant, qu'il me guide sur l'ensemble des règles à respecter pour avoir un bon comportement qu'il jugeait essentiel à la vie religieuse.



Mon équipe de hockey du Séminaire Saint-François en 1956. Je suis sur la rangée arrière, le premier à droite (flèche). Sur la rangée avant, le premier à gauche, c'est Jean-Marc Boulé; il est devenu père capucin et il a été directeur général du séminaire Saint-François de 1972 à 2013. Il a consacré une grande partie de sa vie à l'éducation des jeunes.

Malgré ces restrictions et obligations ainsi que la perte évidente de ma liberté, je retrouvais une certaine forme de compensation dans les activités sportives: le basketball, le tennis, le baseball et le hockey. Dans mes moments libres, pour échapper à l'ennui, j'allais me réfugier dans la salle aménagée pour le bricolage et je fabriquais différentes pièces en bois avec une scie manuelle à découper.

Cette période de mon adolescence a été très éprouvante pour moi, car je n'étais pas prédisposé à vivre dans un milieu voué à assurer la relève sacerdotale. Je n'ai pas réussi à m'adapter à ce mode de vie, car les règles contraignantes

n'étaient pas en harmonie avec mes valeurs personnelles. Ce furent cinq années de soumission, d'ennui et d'isolement.

À dix-huit ans, au détriment de mes parents, j'ai quitté ce pensionnat, car je ne voulais plus de cette vie monacale. Je voulais vivre ma jeunesse comme mes frères et mes amis. Je voulais également retrouver la liberté de mes faits et gestes,

sans restriction. Même si je déviais de la voie qu'ils auraient aimé me voir suivre, mes parents ont été compréhensifs et fiers, je crois, du choix que j'ai fait de poursuivre mes études en foresterie.

Avec un peu de recul, mon séjour au Séminaire Saint-François prend un autre aspect et je dois aujourd'hui mettre en perspective les bienfaits que m'ont apportés les cinq années passées dans cette institution. J'ai appris à réfléchir sur le sens de la vie

collective et à enrichir ma formation civique. J'ai développé une plus grande facilité à affronter les épreuves de la vie, à assumer mes responsabilités et à prendre des décisions. Acquérir des connaissances en latin et en grec m'a permis de développer mon esprit logique et mes capacités de mémorisation. Ces atouts sont importants et ils m'ont été utiles dans ma vie familiale et sociale ainsi que dans ma carrière professionnelle.

Note. Le séminaire Saint-François est passé de pensionnat à externat mixte en 2004 et il est devenu un établissement privé d'enseignement secondaire connu et reconnu dans la grande région de Québec pour la qualité de son programme enrichissant et son excellent curriculum sportif.